

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 24 AVRIL, 1879.

No. 35.

L'HONNÊTE HOMME.

L'aînée des trois sœurs pouvait avoir dix huit ans et se nommait Julie. C'était une jeune fille riieuse, bonne, vive, sans cesse en mouvement et l'aidede-camp le plus actif de sa mère. La cadette, au contraire, blonde et petit joignait à plus d'indolence une sensibilité plus expansive ; on se sentait charmé par la gaieté de la première des deux sœurs, et la seconde se gagnait de suite les cœurs. Quant à la troisième, petite fille de quatorze ans, c'était un enfant gâté, que chacun chérissait à l'adoration et qui n'abusait de cette tendresse que pour jeter parfois dans cet intérieur paisible un peu plus de bruit que n'en aurait désiré la maîtresse du logis. Avec elle la tristesse n'était point possible ; elle savait le secret de déridier le front le plus soucieux, de bannir les inquiétudes les plus graves, et il fallait, bon gré mal gré, sourire aux causeries et aux espiègeries de l'aimable petite fille. Le pauvre père, malade lui-même, gisant sur son lit de douleur et presque privé de sa raison, se sentait renaitre et retrouvait un peu de bonheur en voyant la gracieuse et folle créature s'approcher de lui, l'entourer de ses bras et lui débiter quelque bonne parole.

Georges, comme je vous l'ai dit, comprit tout le charme que la vertu et l'esprit d'ordre jetaient sur cet intérieur modeste. Il respira avec délice le parfum d'esté que s'en exhalait et regretta de ne pouvoir y passer quelques jours auprès d'Emile. Une voix secrète lui répétait qu'il n'aurait point tardé à s'y guérir, par la puissance d'exemples aussi vénérables, des impressions mauvaises qu'il devait au contact des hommes-dépravés dans la société desquels l'avait jeté le hasard, au sortir du collège et pendant les vacances.

“ Emile, dit-il à son ami tandis que ce dernier le ramenait à la diligence, Emile, je ne te plains plus depuis que j'ai passé quelques instants dans ta famille. Si tu as fait un grand sacrifice en renonçant à ta vocation et en adoptant une profession moins brillante que celle dont tu étais épris, en échange tu as trouvé, de suite, un bonheur que je paierais volontiers au

même prix que toi. Oui, mon ami, le travail et l'obscurité n'auraient rien de pénible pour moi, si je devais travailler et vivre obscur près d'une mère et des sœurs comme les tiennes !... Mon ami, je n'ai point de sœurs, et ma mère toujours souffrante ne peut veiller sur moi sans cesse comme la tienne. Quant à mon père, toujours préoccupé par les sévères devoirs de sa profession, le respect qu'il m'inspire ne me permet point avec lui les épanchements auxquels tu peux te livrer sans cesse au milieu de ta famille. Cependant, le ciel m'est témoin qu'avec un bonheur pareil au tien je n'aurais peut-être point cherché dans les dissipations les moyens de combler le vide de mon cœur. Oui, je le sens là, je n'aurais point commis les fautes que j'ai commises. Adieu, Emile, je ne te plains plus, j'envie ton sort.”

En disant cela, les deux amis se séparèrent encore de nouveau ; pour longtemps, cette fois, pour ne plus se retrouver qu'après des années d'épreuves.

Mais n'anticipons pas sur les événements et laissons continuer, dans leur ordre naturel, les événements dont nous avons entrepris le récit.

III

Quelle compensation qu'Emile trouvât, dans son bonheur d'intérieur, aux chagrins de la maladie de son père aux inquiétudes et aux travaux de son commerce, ces chagrins, ces inquiétudes, ces travaux ne l'en préoccupaient pas moins souvent d'une manière pénible et douloureuse. Chargé, si jeune, d'une grave responsabilité, encore sans expérience des affaires, il lui arrivait souvent de faire de fausses démarches et de se livrer à des spéculations et à des projets brillants en théorie et inapplicables en pratique. De là des soucis, des repentirs et quelquefois de graves dommages, qui pouvaient avoir de nuisibles résultats pour la Maison qu'il gérait.

Dans ces moments d'inquiétude et de détresse, il avait recours à l'amitié du vieux docteur Delloye, qui le consolait, lui rendait confiance en lui-même et trouvait presque toujours, par de bons avis, les moyens de sortir Emile d'affaire ou d'atténuer autant que possible les conséquences de l'erreur commise.

C'était, d'ordinaire, en se promenant le soir sur les bords de l'Escaut, dans une allée d'arbres qui portait le nom Fénelon, que le jeune Emile ouvrait son cœur à monsieur Delloye, lui avouait ses fautes, et lui demandait des conseils. Le vieux médecin discutait ce qui avait été fait ; et s'il était nécessaire qu'une avance de fonds couvrit un déficit ou permit d'attendre des rentrées d'argent, il rendait aussitôt ce service à Emile, tout simplement, et comme une chose sans importance.

Un jour, entre autres, il vit arriver au rendez-vous champêtre Emile, pâle, et dans un état d'agitation qui ne lui était pas naturel. Le docteur s'inquiéta vivement du trouble de son ami, et courut à lui pour lui prendre les mains et lui demander les causes d'une pareille douleur.

Emile ne put retenir ses larmes.

“ Mon respectable ami ! murmura-t-il à travers ses sanglots, oh ! j'ai commis une grande faute, et j'en suis puni bien cruellement !

— Et quelle faute, Emile ? Du reste, fût-elle aussi grave que vous le croyez, votre repentir l'atténue beaucoup. Voyons ; calmez-vous un peu : de quoi s'agit-il ?

— J'ai voulu faire une spéculation basée, non sur le travail, mais sur le jeu ; le ciel m'en a cruellement puni. Tout me donnait à croire qu'une hausse sensible allait se faire sentir dans le prix des cuirs ; j'ai contracté aussitôt des marchés considérables, mettant pour condition qu'on me livrerait ces marchandises dans un mois, et au prix courant du jour de ma commande. Au lieu d'éprouver la hausse que je prévoyais, les cuirs, au contraire, ont baissé de prix ; il me faut donc payer la différence de ces prix, car toute la petite fortune de ma famille ne suffirait point à en payer le total intégral.

— Quelle somme vous faudrait-il pour acquérir toutes ces marchandises, et pouvoir attendre ainsi qu'un mouvement de hausse vous permit de réparer les pertes que vous éprouvez ?

— Une somme énorme pour moi !... trente mille francs !...

— Je ne les ai point à ma disposition, Emile ; mais avant après demain matin vous les aurez.

— O mon ami, mon sauveur, mon bienfaiteur ! merci pour ma famille

dont j'avais follement compromis la fortune ! merci pour moi surtout, à qui vous ôtez un remords, un remords bien funeste ; à moi, qui suis malheureux par ma faute !

— De toutes les souffrances, celles causées par un malheur, ouvrage de notre imprudence, sont les plus cruelles, car le repentir les accompagne. Du reste, mon ami, cette leçon sévère vous servira désormais, j'en suis sûr ; vous n'irez plus chercher dans des spéculations douteuses, et qui ne sont qu'un jeu de hasard déguisé, des moyens de fortune que vous pouvez trouver dans le travail. Tâchez d'étendre vos relations, d'augmenter votre fabrication, de multiplier vos débouchés, de tripler vos affaires. Rappelez-vous-en à votre activité, à votre industrie, à votre intelligence pour accroître votre fortune ; mais ne l'exposez jamais à des chances aléatoires. Rappelez-vous le proverbe : *Qui va doucement va sagement, qui va sagement va longtemps.* Marchez d'un pas ferme, vous arriverez ; si vous courez, le pied peut vous glisser. Veuillez franchir un large fossé, vous avez autant de chance d'y tomber que de parvenir sur l'autre bord. Lorsque l'on veut bâtir, il faut d'abord établir solidement les fondations de la maison ; cette maison ne saurait s'élever, noble et brillante dans les airs, si elle ne repose sur des constructions que l'œil ne voit point, et dont l'ignorance ne soupçonne pas même l'existence.

— D'ailleurs, ce qui s'élève vite s'abat vite. Il ne faut qu'un coup de vent pour briser la tige de cet énorme tournesol, et sa tige ne dure qu'une saison, au bout de laquelle elle meurt malgré sa fleur splendide comme une couronne d'or, malgré sa haute taille, ses larges feuilles et ses apparences robustes. Au contraire, regardez ce petit arbrisseau ; il s'élève à peine au quart de la tige du tournesol. Eh bien ! ni le changement de saison, ni l'hiver, ni l'été, ni le temps, ni les mois, ni les années, ni les siècles, peut-être, ne prévaut contre lui... C'est que le tournesol a mis un mois à pousser si haut et si fort, tandis que le petit chêne compte déjà trois années d'existence. Il en est de même des fortunes "

Tandis que le vieux médecin parlait ainsi et qu'Emile l'écoutait silencieusement et reconnaissait la justesse et l'excellence de ses paroles ; une plainte lamentable se fit entendre sur le bord du chemin et les interrompit.

C'était un mendiant qui sollicitait leur charité et qui implorait une aumône des deux passants qu'il apercevait.

Emile tira de sa poche un peu de monnaie, qu'il jeta dans le chapeau du

pauvre. Le vieux docteur allait en faire autant, et déjà il puisait dans sa bourse, quand il leva les yeux sur celui qui tendait la main.

C'était un homme jeune encore, d'apparence chétive, mais dont la physionomie hâve ne laissait pas que d'exprimer de l'intelligence.

— Es-tu donc estropié et invalide, que tu fais un pareil métier ? lui demanda monsieur Delloye.

— Je sors d'un hôpital militaire où l'on m'a donné mon congé pour faiblesse de constitution, monsieur.

— Et tu préfères, à ton âge, mendier sur les chemins ; tu préférerais vivre de l'aumône qu'obtient ton importunité, et qu'on te jette avec dégoût, plutôt que de gagner honorablement ta vie par ton travail ? Tu marches dans un chemin qui conduit à la prison et au bagne ; pourtant, tu n'es pas fait pour suivre ce chemin-là, mon garçon.

— Que voulez-vous ? monsieur, je ne sais aucun métier ! Je suis un pauvre enfant trouvé, jeté par ses parents dans un hôpital, et qui, en sortant de cette maison n'a eu d'autre ressource que de s'engager. J'ai servi cinq ans, au bout desquels je suis tombé malade. Après avoir traîné dix-huit mois d'hôpital, en hôpital on m'a déclaré inhabile au service, et il m'a fallu, bon gré mal gré, recevoir mon congé, sortir de l'hôpital militaire et vivre à la grâce de Dieu, sans asile, sans savoir où porter mes pas, puisque je suis seul sur la terre. Manquant de métier, n'ayant pas de pain, il fallait me jeter à l'eau ou mendier ; j'ai mendié

— Il te restait un autre moyen ; c'était de chercher à te créer un métier qui, sans te fatiguer, te permit de vivre. Tu es intelligent, tu raisonnes bien ; n'emploie point ces dons de la Providence à ta perdition. Tiens, voilà dix francs. Tu peux en faire mauvais usage si tu le veux, car il t'est facile de me tromper. Mais je te les donne d'abord pour manger et te loger ce soir ; puis, tu achèteras avec le reste un panier et un crochet ; tu ramasseras tous les mauvais papiers et tous les chiffons que tu trouveras dans les rues. Tu serais, à mon avis, bien maladroit si ta journée employée de cette manière ne te rapportait pas de dix à quinze sous. C'est plus que tu n'obtiendrais par la mendicité, et tu seras moins fatigué, je te l'assure, en suivant mes conseils qu'en brailant comme tu le fais sur le bord du chemin.

— La hotte remplie de chiffons, tu te rendras chez un des marchands qui achètent ces sortes de marchandises ; il te la paiera comptant ; tu dépenseras le moins possible et tu mettras de côté ce qu'il te restera. Au bout de quinze jours, tu auras à peu près

amassé ce qu'il te faut pour te diriger sur Paris, où ce genre de commerce est bien plus facile et bien plus lucratif. Écris-moi ensuite ; car, si je reconnais en toi un garçon qui mérite de l'intérêt, et non pas un paresseux mendiant, je trouverai moyen de te rendre encore mieux service. Voici mon adresse ; bonsoir."

En disant cela, le docteur passa son bras sous le bras d'Emile, et tous deux rentrèrent dans la ville.

Monsieur Delloye était loin d'avoir disponible chez lui la somme qu'il fallait à Emile pour le sortir d'embaras ; mais il ne se sentait point d'inquiétude sur les moyens de se la procurer, et, le lendemain matin, il se rendit chez un des notaires de la ville.

— Soyez le bienvenu, lui dit ce dernier en laissant là tous ses autres clients pour ne s'occuper que du vieux médecin. Quelle bonne fortune me vaut cette visite si matin ?

— J'ai besoin de trente mille francs, aujourd'hui même, répondit le docteur en s'asseyant. J'en ai besoin pour trois mois, pour plus longtemps peut-être. S'il est nécessaire, j'offre ma maison en hypothèques au prêteur.

— Il n'en est pas besoin, mon cher monsieur Delloye, car c'est moi qui serai le prêteur ; et sur votre signature, je vous offre, si vous le voulez, le double et le triple de cette somme. Je vais faire le reçu, vous me paierez quand il vous plaira.

— Pourquoi un reçu, et non point un billet à ordre ? je serais ainsi plus en règle à votre égard.

— Parce que, reprit le notaire en riant, parce qu'il s'agit ici d'un besoin éphémère de quelqu'un de vos amis, et que dans une semaine ou deux, peut-être, vous seriez très fâché d'avoir à payer six mois d'intérêt pour une somme dont vous pouvez n'avoir besoin que pour quinze jours."

Le médecin sourit, signa le reçu, prit les billets de banque du notaire, et vint trouver Emile que cette somme sauva ; car l'imprudent jeune homme, entraîné par la certitude qu'il faisait avait compromis presque toute la petite fortune de sa famille. Oh ! malgré l'indulgence de son vieil ami, qu'il souffrait d'avoir pu devenir aussi un joueur, sans s'en apercevoir, pour ainsi dire !

— J'ai blâmé Georges, pensait-il, parce qu'il s'est laissé entraîner à jouer en présence d'une table de jeu, et quand il était entouré de la séduction de l'exemple. Et moi ! moi seul ! de sang froid, entraîné par un aveugle amour-propre, j'ai joué, non point deux mille francs comme lui, mais le pain de ma mère de mes sœurs, et de mon père infirme. Mon Dieu ! comment pourrai-je jamais expier une

pareille faute à vos yeux et aux miens ? ”

Quoi qu'il en soit, cette faute, qui aurait eu des conséquences si graves sans le secours du médecin, se trouva bientôt réparée par un mouvement de hausse qui se fit en effet sentir dans le prix des cuirs, mais qui n'arriva que quelques jours après l'époque pour laquelle Émile l'avait prévue. Alors, il put réaliser le prix des marchandises qu'il avait achetées et gardées en magasin, et il remboursa à monsieur Delloye la somme considérable que ce généreux ami lui avait si gracieusement prêtée.

Un soir, comme le digne homme venait de reporter les fonds au notaire, qui les reçut en disant :

“ Je vous l'avais bien dit, docteur, que vous me les rapporteriez avant six mois. ”

Et qu'il s'en retournait à son logis, il fut tout surpris de trouver un homme proprement vêtu, qui l'attendait devant la porte, l'accosta d'un air de connaissance, et le salua comme on salue une personne qui ne nous est point étrangère.

“ Bonjour, monsieur le docteur ; je viens, comme vous me l'avez permis, vous faire mes adieux. ”

Le médecin le regardait avec surprise.

“ Vous ne me reconnaissez point, n'est-il pas vrai ? C'est que depuis le temps où vous m'avez vu j'ai un peu changé de toilette ; ma longue barbe est rasée ; mes guenilles ont fait place à une bonne veste, et au lieu de mauvaises savates, j'ai aux pieds une bonne paire de gros et forts souliers ; puis j'ai encore mieux que tout cela, le contentement de moi-même, et quinze francs dans ma poche. ”

— Qui donc êtes-vous, mon ami ? demanda monsieur Delloye.

— Vous oubliez donc bien vite vos bons conseils et vos généreuses aumônes ? répartit l'inconnu. Je suis le mendiant que vous avez rencontré sur le bord d'un fossé, dans l'allée de Fénelon, et je viens vous remercier, car vous m'avez porté bonheur depuis que je suis vos conseils.

— Vraiment ? D'abord tu travailles...

— Oui, monsieur... S'il faut tout vous avouer, quand vous m'avez donné les dix francs, je me suis senti la tentation d'aller les dépenser au cabaret, et je me mis en chemin pour cela ; car depuis ma sortie de l'hôpital, j'avais contracté l'habitude de l'oisiveté et de l'ivrognerie. Mais, malgré moi, vos paroles tintaient à mon oreille, et ne pouvaient s'éloigner de ma mémoire ; il me semblait que ne point employer cet argent selon votre intention, c'était vous voler, c'était commettre une action plus mauvaise encore. Après une lutte

entre ces bonnes pensées et mes mauvaises habitudes, les bonnes pensées l'emportèrent. Au lieu d'entrer dans un cabaret, j'achetai chez un boulanger un pain, et à une marchande voisine un peu de fromage ; je fis un bon repas, ensuite j'allai me coucher sur un banc de pierre voisin, où je dormis comme un roi.

“ Le lendemain matin j'étais si content et si fier de cette première victoire remportée sur moi-même, que je n'eus point de cesse avant de m'être procuré la hotte et le crochet dont vous m'avez parlé. Le hasard me fit trouver une vieille cloyère d'huîtres qui fit mon affaire, quant à la hotte, le crochet me coûta deux sous. Je me mis aussitôt à la besogne ; avant trois heures ma hotte était pleine, et l'on me donna cinq sous de ce qu'elle contenait. Je la remplis une seconde fois, puis une troisième, puis une quatrième ; la journée fut si bonne, que le soir je me trouvais en possession de vingt sous gagnés par moi. ”

“ Je continuai cela pendant toute une semaine... Ne voilà-t-il pas qu'un matin, en ramassant des chiffons aux alentours de la poste aux chevaux, je trouve un portefeuille ! — je le ramasse, je l'ouvre !... dix mille francs en billets de banque !... Un nuage passa sur mes yeux et mes genoux se déroberent sous moi. Vous dire toutes les pensées qui se succédèrent dans mon esprit, durant une ou deux minutes, ne me serait pas possible ; mais Dieu me fit la grâce de sortir honnête homme de cette épreuve, et je me rendis aussitôt chez le commissaire de police, à qui je remis le portefeuille. ”

“ Ce dépôt fait, je m'en allai sans même lui donner mon nom, car ce portefeuille semblait me brûler les mains, tant qu'il fut en ma possession ; et je me sentais si léger et si content de m'en être débarrassé, que je ne demandais pas autre chose. Le lendemain ; monsieur le commissaire de police me rencontra, vint à moi, et me reconnut : ”

“ N'est-ce pas vous, me dit-il, qui m'avez rapporté hier un portefeuille ? ”

— Oui, monsieur le commissaire.

— Pourquoi vous êtes-vous en allé si vite, et sans me donner votre nom ?

— Le nom du propriétaire du portefeuille pouvait vous être nécessaire, mais non pas le mien, lui fis-je. ”

“ Cela le fit rire, et il me répondit :

— Je vois que tu es un garçon d'esprit comme tu es un honnête homme : passe dans une heure, à mon bureau. ”

“ Fort enchanté des compliments de monsieur le commissaire, je fus exact au rendez-vous. Je trouvai dans le bureau un gros monsieur de bonne mine, qui me dit :

— C'est donc vous, mon garçon, qui

avez trouvé mon portefeuille ?

— Oui, monsieur, si le portefeuille que je vois là est le vôtre.

— Pourquoi ne l'as-tu pas gardé ? la somme était assez tentante.

— Parce qu'il n'était point à moi. J'ai renoncé depuis huit jours à être un mendiant, ce n'est point pour devenir un voleur. ”

“ Là-dessus je lui contai mon histoire, votre rencontre, les bons conseils que vous m'aviez donnés, et les petites sommes que j'avais gagnées depuis ce temps. ”

“ Le gros monsieur m'écoutait sans m'interrompre, et me regardait dans le blanc des yeux, comme s'il eût voulu lire au fond de mon cœur :

— Ecoute-moi, mon garçon, me dit-il ; j'ai besoin d'un homme sûr ; si tu sais lire et écrire, je te prends à mon service. ”

— Je ne veux point être domestique, repartis-je.

— Tu ne le seras point non plus ; voyons, une place de garçon de caisse te sourit-elle ?

— Vraiment oui, monsieur.

— Te sens-tu capable de la remplir ?

— J'ai été caporal dans mon régiment, et je faisais presque toute la besogne du sergent-major.

— Eh bien ! voici cent francs ; laisse là ta hotte et ton crochet ; monsieur le commissaire de police les donnera au premier mendiant qui sera tenté d'imiter ton noble exemple. Achète-toi des habits convenables, va prendre congé de l'honnête homme qui t'a donné de si bons conseils et qui t'a mis dans la voie du travail et de la probité ; puis ensuite tu viendras me rejoindre et nous partirons ensemble pour Paris, où je retournerais quand la perte de mon portefeuille m'a forcé de séjourner ici depuis hier.

“ J'ai obéi, monsieur, je me suis fait beau, comme vous voyez ; puis je suis venu vous remercier, vous conter tous les événements heureux qui me sont survenus et vous faire mes adieux. ”

Monsieur Delloye tendit affectueusement la main au brave jeune homme dont les yeux se remplirent de larmes.

“ Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi, monsieur s'écria-t-il ! Jamais je n'oublierai que je vous dois d'être sorti de l'abîme dans lequel j'allais tomber. Soyez bien sûr que François Muller se conduira toujours comme un honnête homme, et que s'il lui venait une mauvaise pensée, votre souvenir suffirait pour l'empêcher d'y succomber. Adieu, monsieur, adieu. ”

A continuer.

AVIS.

Ceux de nos abonnés qui changent de résidence au 1er mai voudront bien nous en prévenir au plus tôt afin de faciliter l'envoi de leur journal.

LES QUARANTE JOURS DE CARÊME.

Pourquoi le carême se compose-t-il de quarante jours? Telle est la question que nous avons entendue poser souvent depuis le mercredi des Cendres.

Le carême étant une institution religieuse c'est évidemment dans l'histoire de l'Église qu'il faut rechercher quelle peut être l'origine de sa durée, fixée comme on sait à quarante jours.

En remontant à l'origine des temps, on trouve que le nombre quarante a presque toujours été celui de la peine et de l'affliction. Ainsi, après la chute de l'homme, Dieu promet un Rédempteur qui n'arrivera qu'au bout de quarante siècles. Le déluge, dit l'histoire, dura quarante jours et quarante nuits.

On trouve ainsi, à chaque instant, dans l'histoire sainte, le nombre quarante indiquant la durée des grandes peines qui ont frappé les hommes, jusqu'au jeûne de Jésus-Christ, qui dura quarante jours et quarante nuits, et qui est l'origine réelle de notre carême.

Quant au carême commençant toujours le mercredi, la raison en est bien simple: Comme c'est un principe admis de tout temps, dans l'Église, de ne pas imposer le jeûne le dimanche, qui est le jour de la résurrection, il fallait retrancher les dimanches des six semaines qui précèdent la fête de Pâques. Comme il ne restait plus que trente-six jours de jeûne on en ajouta quatre, pris sur la semaine précédente, et c'est ainsi que le carême commence le mercredi.

En dehors de la religion, le carême a aussi sa raison d'être au point de vue hygiénique. Des médecins et des physiologistes, peu suspects de myticisme, déclarent que le régime maigre est très favorable à la santé à l'époque de l'année où se produit ce que l'on appelle le réveil de la nature.

Dans cet ordre d'idées, cette quarantaine d'abstinence ne serait également qu'un bien dans l'intérêt de la santé, une opinion généralement admise étant que, "à l'approche du printemps la chair des animaux renferme des principes nuisibles à la santé de l'homme.

LÉGENDE.

Une légende orientale nous conte que lorsque Noé plantait la vigne, Satan l'aperçut et que, avec sa curiosité ordinaire, il s'approcha de lui.

—Que plantes-tu là, fils de la terre? dit le prince des lémons.

—Une vigne, répondit Noé

—A quoi bon cet arbuste? demanda le tentateur.

—Le fruit en est aussi agréable à l'œil que délicieux au goût, répondit le patriar-

cho, et on en fit une liqueur qui égaya le cœur de l'homme.

—S'il en est ainsi, reprit Satan, je veux l'aider.

Disant cela, le diable apporta un agneau, le tua et en fit couler le sang dans le fossé. Il en fit de même d'un lion, d'un singe et d'un porc; c'est de cette façon qu'il arrosa les racines de la vigne.

Depuis ce temps, chaque fois qu'un homme boit un peu de vin, il devient doux et caressant comme un agneau. S'il augmente la dose, le voilà fort et hardi comme un lion. Mais s'il va plus loin, il est bientôt malicieux et fou comme un singe, et si, par malheur, il ne s'arrête pas, il finit par ressembler au porc, qui se vautre dans l'ordure.

Il y a du vrai dans cet apologue, et cependant l'ivresse du vin n'est rien à côté de cette ivresse furieuse que donne l'alcool.

AVIS AUX JEUNES FILLES.

N'épousez jamais un homme qui dit que toutes les femmes doivent savoir faire la cuisine.

N'épousez jamais un homme qui aime les grands spectacles, à moins que vous n'ayez le même goût. Dans ce cas, vous ferez de mauvaises affaires. Le goût du théâtre est des plus dépravés.

N'épousez pas un homme qui aime à voyager continuellement. Vos amis les plus sincères vous diront qu'ils cherchent à s'éloigner de vous.

N'épousez jamais un homme dont on ne dit ni bien ni mal. Soyez sûre qu'il ne vaut pas grand chose.

N'épousez pas un homme qui ne fume pas et qui s'en vante.

N'épousez pas un homme qui garde des bouledogues. Soyez sûre que son caractère ressemble à celui de ses chiens.

N'épousez pas un homme qui valse à perfection, car il se croit dispensé de pratiquer les vertus cardinales.

N'épousez pas un homme qui ne connaît rien en fait de chasse ou de pêche; qui ne sait pas aller à cheval ou jouer à n'importe quel jeu. Ce sera un mari assommant.

N'épousez pas un homme qui voyage toujours. Vous n'aimerez jamais à rencontrer en société des hommes plus spirituels que lui et plus attrayants que lui.

N'épousez pas un homme qui, lorsque vous porterez une robe bleue, vous dira que la couleur rose vous conviendrait mieux et "vice versa." et qui dans l'été, lorsque vous aurez réussi à donner un teint blanc neige à votre figure, au moyen de compositions chimiques et de voiles avec des picots noirs, vous fera observer jusqu'à quel point le soleil vous a hâlé. C'est un homme qui cherche à rendre les femmes malheureuses.

Un mot à l'oreille: N'épousez pas un millionnaire étranger ou le descendant d'une famille noble, ou tout autre qu'un de vos compatriotes.

N'épousez pas un homme qui vous débite continuellement des madrigaux, qui tombe en amour la première fois qu'il vous rencontre, et qui parle du bonheur qu'il peut vous procurer; car les hommes sont des trompeurs.

N'épousez jamais un homme au-dessous de quarante ans. Il pense que toutes les femmes qu'il rencontre l'aiment à la folie

et grillent du désir de se marier avec lui. Il n'a pas encore découvert qu'il n'était pas un Adonis, ou un Don Juan irrésistible.

N'épousez pas un homme de plus de quarante ans. C'est un assommoir. Il s'endormira après dîner; il vous lira à haute voix les colonnes les plus ennuyeuses d'un journal, ordinairement le bulletin de la Bourse. Il ne se souciera point des bals et ne vous permettra pas d'y aller. Quelquefois ce sera le contraire, il sera un homme du monde; il assistera à toutes les soirées et par jalousie, il vous fera rester pendant qu'il valsait avec toutes les dames pour faire diminuer son obésité et laisser croire au public qu'il est encore un vort galant. Il aura des attaques de rhumatisme et son crâne deviendra chauve comme un genou. Il aimera à inviter à dîner une foule de vieilles perruques dont il mentionnera les noms comme appartenant à la jeunesse dorée de la ville. Il aimera à jouer aux dames jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il fera des jérémiades lorsqu'il se mouillera les pieds et il gardera dans la maison une caisse de médecines brevetées. Il aura chez lui une vieille servante qui règnera en despote dans la maison et sera votre censeur et votre juge inexorable. Il se complaira dans la lecture des statistiques et des documents parlementaires.

Ici, nous nous arrêtons. Quel homme devez-vous épouser? Eh bien, si vous voulez marier, épousez quelque vieux monsieur respectable d'environ quatre-vingt-quinze ans. A cet âge, il sera probablement débarrassé de tous les défauts que nous avons mentionnés. Il n'aura qu'une qualité, celle de ne pas vous martyriser bien longtemps.

LES FEMMES.

La différence de fortune et d'état se confond et s'éclipse dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle de caractère et d'humeur demeure, et c'est par elle que l'on est heureux ou malheureux.

* * *

Le mariage est le plus sublime état de l'amitié. S'il est heureux, il diminue nos peines en les divisant, comme il augmente nos plaisirs par une participation mutuelle.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an	\$0.50
Six mois	0.25
Un numéro	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170 $\frac{1}{2}$ rue Sparks, Ottawa.